

Je peins parce que j'aime remplir le vide...

Entretien avec
**Marc
Lasserre**

cursives



cursif, ive : adj. 1792 ; cursif, 1532, latin médiéval cursivus, de currere, courir. 1. Qui est tracé à main courante. "On appelle cursive toute écriture représentant une forme rapide d'une écriture plus lente" (M. Cohen), Lettres cursives. Subst. La cursive. V. Anglaise. Ecrire en cursive. 2. Fig. V. Bref, rapide. Style cursif. Le Petit Robert.

*Cet entretien est
paru dans le numéro
23 de la revue.*

CURSIVES

cursif, ive : adj. 1792 ; cursif ; 1532 ; latin médiéval cursivus, de currere, courir.

I. Qui est tracé à la main courante. "On appelle cursive toute écriture représentant une forme rapide d'une écriture plus lente" (M. Cohen), Lettres cursives. Subst. La cursive. V. Anglaise. Ecrire en cursive.

II. Fig. V. Bref, rapide. Style cursif. (Le Petit Robert).

Le plaisir arrive dès qu'on a
commencé.....

ML : Le plaisir arrive dès qu'on a commencé. Mais il est vrai que j'ai peur de commencer quelque chose. Pourtant, c'est stupide, car une toile, on revient dessus, on enlève, on passe un coup de blanc. J'ai l'impression, à partir du moment où j'ai commencé, de ne plus pouvoir revenir dessus. Je n'aime pas annuler ce qui a été fait, me dire : "je ne peux pas gommer".

Filigranes : Tu as dit : "Quand je commence un tableau, je lance une couleur et cette couleur appelle d'autres couleurs. Il y a des formes qui appellent d'autres formes". C'est au fond comme si tu te laissais aller dans le tableau. C'est un peu lui qui te guide.

ML : Oui, jusqu'à présent, c'est ainsi que je le vis. Cela donne l'impression de ne pas être maître de la progression. C'est un acte spontané. Donc, si cela vient, ce qui est déjà fait appelle la suite. C'est pourquoi le plus dur, c'est le départ. Il n'y a rien pour motiver, pour appeler ce départ, pour l'induire.

Une urgence ? Non, un besoin.....

Fili : Pourtant, il faut bien commencer. Comment ? Avec un thème ? Une idée ? Ou faut-il que tu sentes une urgence ?

ML : Une urgence ? Non, mais un besoin. J'ai une toile, elle est blanche. Elle fait peur. J'ai envie de peindre. Elle est vide. Mais d'un autre côté, tant qu'elle est vide, on ne craint rien. Il n'y a rien de fait, donc ça ne peut être mauvais.

J'achète des toiles qui ont toujours le même format environ 100x60, un format moyen. C'est une question pratique (problème de place) et économique. En même temps, il est plus facile de réaliser quelque chose qui se tienne sur un format pas trop grand. Je n'ai jamais essayé sur un format plus grand, mais j'ai l'impression que je vais m'y perdre, que je ne maîtrise pas la totalité de la surface.

Fili : Mais ce "besoin" premier, peux-tu en parler ?

ML : Non, je n'arrive pas à le définir. Je ressens actuellement ce besoin, pourtant je n'arrive pas à démarrer. Je me trouve des excuses : manque de temps, etc. Ce qui

serait facilitateur pour le démarrage, ce serait peut-être (comme ce matin dans le séminaire) quelque chose d'extérieur, un déclencheur.

Il faut aussi que je sois débarrassé de soucis, de préoccupations importantes, trop envahissantes. Ils sont nombreux les moments où je suis disponible, même mentalement, et pourtant ça ne vient pas. Cela me fait deuil, parce que le temps passe. J'ai l'impression que ce sera bientôt fini et que je n'aurai pas fait ce que j'aurais pu faire. En plus, j'ai l'impression que plus je peins, plus cela appelle la peinture.

Cette peur du commencement, je la ressens en écriture aussi. Je n'ose pas écrire, mettre même trois mots sur la page. J'ai peur de l'écrit, parce que je le trouve trop dévoilant. La toile peinte est un écran protecteur plutôt qu'un écran de projection. La toile comme un mur refait de neuf, auquel il ne faut pas toucher.

Fili : Acceptes-tu la notion de rétention : l'impression d'avoir des richesses en toi, une foule de possibilités, mais la difficulté viendrait d'un choix, de décider de te défaire d'une richesse qui est tienne ?

ML : Non, je ne fais pas de la rétention une fois que c'est en marche. La difficulté se situe avant. J'ai essayé de comprendre pourquoi, mais je n'ai pas de réponse.

Et le retravail ?

ML : Certains tableaux, je sais que je pourrais les retravailler, mais je n'ai pas osé le faire. Ils sont restés en l'état. Si jamais j'y touche, je risque de tout fichir par terre et je ne retrouverai pas ce qu'il y avait avant, même si je peux essayer de le retrouver. Le geste a été fait. Il est fait une fois pour toutes. Et pour la couleur c'est pareil : je n'ai pas noté la composition du mélange. Cette couleur, qui me dit que je vais la retrouver ? Il arrive donc un moment où on ne sait plus s'il faut arrêter ou continuer.

Fili : Mais cet endroit du tableau, dont tu disais pourtant que tu pourrais le retravailler...

ML : C'était vraiment un premier jet. Au niveau technique, cela appelait un retravail. Travailler la matière, la couleur. Que ce soit plus fini. C'était resté presque à l'état d'ébauche. Une construction.

D'un côté on se dit que c'est fini, de l'autre, si on le finit, c'est fermé. Il y a le même problème qu'au démarrage : un pas supplémentaire risquerait d'entraîner un autre pas avec la peur qu'il y en ait trop, que cela perde de l'impression première, ou d'être en deçà de ce que je pourrais faire, voudrais faire.

Dans la rapidité, il y a des choses qui sautent aux yeux. Après, en l'améliorant, avec le souci de l'esthétique, on risque de gommer certaines choses, les plus spontanées. J'ai un regard très critique sur ce que je fais. Je ne suis pas bon public.

ML : Je ne peins pas pour quelqu'un, ni pour exposer. Je peins parce que j'aime remplir le vide. J'aime l'odeur de la peinture, le plaisir de faire la cuisine avec les couleurs, de bricoler. L'acte lui-même est agréable, c'est un plaisir égoïste.

L'impression de séries

Fili : En cours de réalisation d'un tableau, t'arrive-t-il de penser à un autre tableau ?

ML : Oui, c'est à la suite de notre dernière rencontre que j'ai fait des rapprochements avec des tableaux précédents et que j'ai eu l'impression de séries. D'avoir quelque chose qui se suivait. Il y avait une certaine logique dans trois toiles au moins. Et le sentiment de reprendre une idée, une piste, un carré de couleur qui dans un tableau était un début d'ouverture et qui s'est trouvé développé dans le suivant. Il y a eu passage entre les deux.

Jusqu'à présent, j'ai une dizaine de tableaux. Je pense que je pourrais en faire beaucoup plus, vu la rapidité à laquelle ça va une fois que c'est commencé.

Fili : Quand le tableau est en train de se faire, ou qu'il est déjà fait, est-ce qu'il t'étonne ?

ML : Oui, cela arrive. Ce qui m'étonne c'est la rapidité à laquelle les choses avancent, une fois que c'est commencé. Le tableau est finalement fait très rapidement. Quand je commence, je ne sais pas ce que je vais faire exactement. Mais cela a tellement attendu qu'il y a certainement une cristallisation préalable, des choses qui se sont formées, des associations d'idées, etc. Le tableau doit être prêt ! Je reviens très peu dessus.

Cet entretien a été réalisé en janvier 1992 par

*Teresa Assude, Michèle Monte,
Michel Neumayer,
Maryvonne Paul, Pierre Torres,
Odette Neumayer
et retravaillé
au séminaire de Mai 92*

Je peins parce que j'aime
remplir le vide

Fili : Le destinataire, quel rôle joue-t-il ?